

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 38 (1981)
Heft: 11

Artikel: Amateur... : est qui se considère comme tel!
Autor: Scherer, Karl Adolf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Amateur... est qui se considère comme tel!

Karl Adolf Scherer

Tiré du Bulletin olympique de Baden-Baden

L'esprit olympique n'est pas mort

«Sentimental, anachronique, émouvant, filandreux, fervent, machiavélique? On ne sait pas au juste comment qualifier un congrès olympique tel que celui qui s'est déroulé dans le cadre aimable et luxueux de Baden-Baden, au pied de la Forêt-Noire.» Ces paroles de Jacques Ferran montrent bien les difficultés qu'il y a à se faire une idée objective d'une réunion gigantesque de dirigeants sportifs du monde entier, une réunion qui a coûté 7,5 millions de marks. «J'ai souvent songé, poursuit le journaliste français, en voyant ces hommes en cravate ou en turban défiler à toute allure à la tribune, parler pour la plupart pendant cinq ou trois minutes sous le contrôle d'une minuterie électrique, et disparaître sous les applaudissements de l'assistance, à un immense ballet de marionnettes bavardes, réglé avec minutie, mais sans contact direct avec la réalité».

Après les spasmes de Moscou, on pouvait craindre le pire pour l'avenir des Jeux. Mais voilà que toutes ces voix affirment à l'unisson une grande confiance dans l'avenir du mouvement olympique. De l'extérieur arrivaient d'autres témoignages impressionnants. Celui du pape Jean-Paul II, en particulier: «Nous espérons que tous les obstacles et les barrières seront courageusement surmontés au même titre que toutes les ingérences de forces étrangères dans le sport, écrivait-il, afin qu'il continue à refléter cet esprit d'amitié, de fraternité universelle, de solidarité et de coopération et qu'il permette aux hommes et aux peuples de former une grande famille humaine».

Grand Président, M. Samaranch faisait, pour la première fois en pareil cas, appel aux athlètes: ceux qui font les Jeux et pour qui les Jeux sont faits. Ce fut une réussite: les interventions de Coe et de Keino, en particulier, ont contribué à faire disparaître définitivement – tant soit-il qu'il existe encore – le mythe qui voudrait que les sportifs ne soient que des robots sans cerveau.

Certes, beaucoup de problèmes ont été abordés. Tous n'ont pas été d'emblée résolus, mais l'esprit olympique n'est pas mort et les Jeux de Los Angeles en 1984 et de Séoul en 1988 devraient en faire foi.

L'amateurisme est un des points cruciaux de cet esprit, parce qu'il est mal compris, donc souvent mal interprété. La règle 26, qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, a été assouplie au maximum pour que, comme le veut l'esprit olympique, l'argent – qu'il existe ou non – ne s'immisce pas entre l'athlète et l'amour qu'il porte à son sport. Karl Adolf Scherer a écrit, sur ce sujet, un article qui résume fort bien tous les aspects de la question. Yves Jeannotat

Fin janvier 1981, l'Espagnol Juan Antonio Samaranch, président du Comité International Olympique, a déclaré à Rome: «Ce qu'il faut, ce n'est plus chercher à définir ce qu'est un véritable amateur, mais ce qu'est un vrai professionnel. Les Jeux olympiques comptent parmi les très grands événements dans le monde, ils doivent donc être une rencontre au sommet. Il faut donc que les meilleurs sportifs du monde y participent, à l'exception de ceux qui font officiellement de leur sport un métier.»

Cette constatation de la part d'un des plus hauts organes du sport mondial est-elle un aveu du côté illusoire de l'amateurisme? Sans aucun doute, et elle fait honneur à Juan Antonio Samaranch.

L'idée de l'amateurisme dans le sport moderne a toujours été un rêve ou un vœu pieux, à quelques rares exceptions près. L'or gagné par les athlètes d'élite a toujours été synonyme d'argent. Là encore, les exceptions ne font que confirmer la règle. Peut-être faut-il considérer comme symbolique le fait que le concept même d'«amateur» soit absent des règlements olympiques en 1971, à une époque où la fonction de président du CIO était encore détenue par Avery Brundage, pourtant chaud partisan du statut d'amateur. Son successeur, Lord Killanin, n'a pas cherché à résoudre un problème insoluble. Samaranch, homme pratique, ne cherche plus l'amateur mais le professionnel. C'est plus simple. Aujourd'hui, est amateur celui qui se considère comme tel.

«Sont amateurs tous les gentlemen qui...»

Tout a commencé en 1866, alors que le baron Pierre de Coubertin n'avait que trois ans. En Angleterre fut fondée la Amateur Athletic Association (AAA), première organisation sportive nationale au monde. Et c'est cette AAA qui formula la première définition de l'amateur:

«Sont amateurs tous les gentlemen qui n'ont jamais pris part à une compétition publique ouverte à tous, qui n'ont jamais reçu d'argent pour concourir, qui ne se sont jamais mesurés à un athlète de métier pour de l'argent ou un prix quelconque, qui n'ont jamais exercé le métier d'entraîneur ou de professeur de sport, et qui, enfin ne sont ni ouvriers, ni artistes, ni journalistes.»

Donc une affaire entre gens bien? Et quand Pierre de Coubertin lança ses invitations pour les premiers Jeux olympiques des temps modernes, en 1896 à Athènes – réservés aux amateurs, bien entendu –, le «Times», journal londonien très au fait des choses du sport, ne put s'empêcher de remarquer avec une certaine suffisance: «Nous saluons le fait que ces nouveaux Jeux

olympiques soient ouverts aux seuls amateurs. Mais ces amateurs modernes vont-ils abandonner leur métier et aller jusqu'à Athènes pour gagner une simple couronne d'olivessauvages?»

L'or est une source d'argent

Au siècle dernier déjà, l'argent était directement lié au sport anglais par les paris. Les défenseurs de l'amateurisme, en particulier les Anglais, luttèrent avec acharnement à ce que disait Coubertin, pour leur idéologie. Mais toutes les tentatives pour établir une définition internationalement reconnue de l'amateur échouèrent. L'Italien Dorando Pietri, soupçonné de dopage, avait été disqualifié après sa victoire dans le marathon de 1908; en 1909, il s'aligna comme professionnel au départ d'une course de 42 km organisée à New York, aux côtés du champion olympique, l'Américain Johnny Hayes. C'est un Français inconnu qui remporta le prix réservé au vainqueur (environ 100 000 francs actuels). Pietri et Hayes voulaient montrer qu'ils ne se considéraient plus comme amateurs.

En 1904, les Norvégiens firent preuve de sévérité lorsqu'ils déclarèrent Peter Sinnerud, leur champion du monde de patinage de vitesse, professionnel donc déchu de tous ses titres. L'or n'était pas loin de l'argent. Mais les joueurs de tennis, eux, ne se gênèrent pas pour organiser en 1924 encore des épreuves olympiques alors qu'il était bien connu qu'ils vivaient de leur sport. Et cela, 9 ans après l'affaire Jim Thorpe.

L'affaire Thorpe

Américain d'origine indienne, Thorpe (1888–1953) avait gagné aux Jeux de Stockholm en 1912 le pentathlon et le décathlon. Mais lorsqu'on apprit qu'en 1909 et 1910 il avait joué au base-ball pour de l'argent, on lui retira ses médailles olympiques. On a établi récemment que Thorpe avait gagné, pendant ces deux années de professionnalisme, l'équivalent de 360 dollars. Il faut savoir gré à Lord Killanin, président du CIO de 1972 à 1980, d'avoir écrit dans son excellent livre «The Olympic Games» publié en 1976 (avec pour co-auteur le journaliste anglais John Rodda): «Thorpe appartient à la légende olympique non seulement pour la variété de ses talents sportifs mais aussi pour sa disqualification lorsqu'on apprit qu'il avait accepté un peu d'argent pour jouer au base-ball pendant ses vacances...»

Peu nombreux furent à l'époque ceux qui partagèrent cette «impression de dignité et de sérieux» que Jim Thorpe avait faite à Coubertin lors de sa condamnation.

«Attentat» contre Nurmi

C'est à une collaboration encore mal éclaircie entre des responsables des fédérations allemande et suédoise que l'on doit la disqualification en 1931 du phénomène finlandais Paavo Nurmi. Il perdit son statut d'amateur pour des notes de frais trop élevées. L'homme aux neuf médailles d'or olympiques et aux 22 records du monde fut donc ainsi empêché de fêter sa dixième victoire olympique dans le marathon de Los Angeles en 1932.

Les Finlandais ont considéré cette exclusion comme un «attentat suédois» et, en 1952, ils désignèrent Nurmi comme dernier coureur pour porter la flamme olympique dans le stade d'Hel-sinki. Otto Mayer, alors chancelier du CIO, trouva que c'était un manque d'égards envers le CIO. Mais personne, à part lui, ne blâma les Finlandais. Avait-on donc mauvaise conscience?

Pratiquement personne ne protesta non plus lorsque Jules Ladoumègue, vice-champion olympique du 1500 m en 1928 à Amsterdam et détenteur de trois records du monde, fut déclaré professionnel pour une question de notes de frais, exactement comme Nurmi. En 1933, Ladoumègue qui avait alors 26 ans courut comme professionnel en URSS où il contribua au renouveau des disciplines de fond et de demi-fond.

Gunder Haegg: un billet «cher»

Les règlements concernant les notes de frais ont également été fatals aux coureurs de demi-fond suédois Gunder Haegg et Arne Andersson en 1945. Pourquoi les responsables de l'athlétisme suédois ont cru bon de disqualifier leurs super-stars à un moment où une bonne moitié du monde avait d'autres problèmes, cela reste un mystère de cette idéologie qui se cachait derrière le mot d'amateurisme. L'écrivain allemand Hans Gebhardt, qui aimait beaucoup la Suède, a décrit avec beaucoup de sensibilité et de précautions l'histoire de Gunder Haegg dans un livre publié en 1976 sous le titre «Les 80 jours de Gunder Haegg», où il dénonce les rapports que le sport entretient avec la politique, le commerce, l'hypocrisie et l'aliénation de l'homme. Haegg, bûcheron et valet de ferme, se vit offrir par le sport la possibilité d'une ascension sociale, qu'il ne saisit qu'avec hésitation. Il termina sa carrière à 26 ans (en 1945) après avoir été entendu par la commission de sa Fédération. Gebhardt assène les vérités comme autant de coups de massue: «...Puis il rentra chez lui. L'histoire est pleine de moments dangereux. C'était la première fois depuis longtemps qu'il payait lui-même son billet...» Un billet bien «cher»...

Élevé dans la social-démocratie suédoise, Haegg, qui avait pris ses distances, ne fut sans doute pas particulièrement étonné lorsqu'il vit en 1951 l'URSS, pays socialiste, entrer dans la famille olympique, elle qui avait une conception très pragmatique de l'amateurisme: là où le sport professionnel n'existe pas, il ne peut y avoir que des amateurs.

Karl Schranz: trahi par lui-même

Voilà maintenant près de dix ans, un athlète s'est livré lui-même aux défenseurs de l'amateurisme. Lorsque le skieur autrichien Karl Schranz s'envola pour Sapporo en 1972, la

bombe à retardement était déjà en mouvement. Schranz avait fait de la publicité, et il avait pratiquement offert tous les documents concernant ses activités à la commission du CIO chargée des problèmes d'admission aux Jeux olympiques. Le président du CIO, Avery Brundage, qui n'avait jamais beaucoup aimé les sports d'hiver ni les skieurs alpins, fit disqualifier Schranz avant même que les Jeux ne commencent. Le CIO se décida contre le champion autrichien par 24 voix contre 18. Schranz n'avait pas été très bien conseillé.

Jusqu'à présent, Schranz est le dernier des bannis. Certains athlètes, par conviction ou parce qu'ils s'étaient laissés persuader par des sponsors, se sont déclarés professionnels, comme le lanceur de poids américain Brian Oldfield ou le champion olympique du 110 m haies, le Français Guy Drut. Bien qu'ils s'en soient pris verbalement aux organisations amateurs, tous deux ont été réamateurisés; mais ils ne peuvent plus participer aux Jeux olympiques. On peut donc se demander si, à l'avenir, des cas comme ceux de Brian Oldfield ou de Guy Drut seront traités de façon différente ou non. Voilà un sujet qui mériterait d'être discuté à Baden-Baden.

Est amateur... celui qui se considère comme tel

La règle 26 concernant l'admission consiste en 80 mots faciles à comprendre, mais elle ignore les usages financiers du ski alpin, de l'athlétisme, de l'équitation et d'un certain nombre de sports d'équipes, elle ne dit pas un mot des avantages des sports télévisés qui disposent de moyens importants grâce à la télévision, et elle omet de poser la question de l'égalité des droits entre les pays communistes ou capitalistes et ceux du tiers monde», comme le fait très pertinemment remarquer Walter Lutz, journaliste sportif suisse.

Pour en terminer: il semble que l'on ne puisse plus refuser la formule suivante: est amateur celui qui se considère comme tel. Évidemment, tous ceux qui se mettent entre les mains d'un promoteur ou d'un groupe commercial devront être déclarés professionnels. Mais que serait-il advenu d'Ingemar Stenmark, champion olympique et millionnaire grâce au sport, s'il n'avait pas facilité la tâche au CIO en se déclarant lui-même homme d'affaires sur les pentes neigeuses? Le Congrès olympique de Baden-Baden a encore beaucoup à faire s'il veut apporter un peu de lumière et de clarté dans ce chapitre un peu sombre qui s'intitule «Le sport et l'argent».

Le patinage artistique – pour le spectacle

Il fallut ensuite attendre encore 53 ans pour que le CIO sévisse de nouveau: en 1966, Marika Kilius et Hans-Jürgen Bäumler durent rendre la médaille d'argent qu'ils avaient gagnée en patinage aux Jeux de 1964 lorsqu'on apprit qu'ils avaient déjà signé un contrat professionnel avant les Jeux d'Innsbruck. Et pourtant, on savait déjà, depuis l'inoubliable Sonja Henie, que le patinage artistique n'est rien d'autre qu'une préparation au spectacle. Le père de Sonja avait investi près de 160 000 francs dans la formation de sa fille qui fut trois fois championne olympique, dix fois championne du monde et six fois championne d'Europe. Encore amateur, elle fit dans le monde entier de nombreuses démonstrations bien payées, et ce n'est pas un hasard si elle atteignit les sommets à Hollywood où elle resta de longues années sous contrat à la Twentieth Century Fox. Herbert Kunze, président depuis 1949 de la Fédération allemande des Sports de glace, donc très au courant des choses de ce milieu, a déclaré un jour, à propos d'admission aux Jeux, qu'il savait que, sous le Ille Reich, la championne olympique de patinage en couple Maxie Herber (1936) avait reçu un manteau de fourrure pour une démonstration en Saxe.

Courir pour de l'argent

Ce n'est pas pour un manteau de fourrure, mais pour des dollars que Jesse Owens, toujours rapide, mais toujours pauvre, courut contre des chevaux, des motos et des lièvres après avoir remporté ses quatre médailles d'or aux Jeux de Berlin en 1936. Mais ces dollars fondirent comme neige au soleil. Plus tard, la valeur symbolique de son nom lui a assuré une vie tranquille et confortable et le respect de tous. Le sport amateur a toujours rapporté, mais jamais autant qu'aujourd'hui. Un athlète comme Rudolf Harbig, qui a écrit l'un des grands chapitres de l'histoire du demi-fond, ne s'est pas plus enrichi que son principal adversaire, l'Italien Mario Lanzi. Le recordman du monde, originaire de Dresde, ne bénéficia en 1942 d'aucun privilège et mourut sur le front russe. On ignore où il repose.

Et pourtant, dès la fin des années trente, les Scandinaves montrèrent comment des athlètes célèbres pouvaient gagner de l'argent: à l'occasion de galas sportifs, on leur payait des frais qui ne correspondaient pas aux sommes dépensées, mais qui équivalaient par exemple au prix du voyage fictif Los Angeles – Londres – Berlin – Helsinki – Stockholm.